

La trilogie dibienne : Eloge d'une plaidoirie imparable au sein d'un vaste panorama social.

- 1.1. La trilogie Algérie : un écrit politique
1.2. La trilogie Algérie : un écrit sociologique

Khirallah Ahmed Mokhtar

Université de Kasdi Merbah Ouargla (Algérie)
Faculté des langues et des lettres françaises

Resume:

Tout comme la lecture, l'écriture est le fruit des civilisations passées, elle a été, depuis la nuit des temps, le véhicule des idéologies, des pensées, des œuvres qui ont donné naissance à d'autres formes de civilisations plus florissantes. Au fil des générations, poètes et philosophes, savants ethnologues, linguistes, narrateurs, et tous ceux qui manient la langue à la perfection ont puisé dans les écrits de leurs prédécesseurs ce dont ils ont eu besoin pour produire à leur tour, enrichir, découvrir de nouvelles perspectives d'avenir, imiter, plagier. Ainsi, l'écriture a toujours été un outil précieux par lequel les sociétés se sont cherchées dans le temps et l'espace. C'est ce qu'on appellerait une investigation verticale et horizontale

Abstract:

Just like reading, writing is the fruit of the civilizations passed; it was, since then, the vehicle of ideologies, thoughts, and works which gave rise to other flourishing civilizations. Throughout generations, poets, philosophers, erudite ethnologists, linguists, narrators, and all those who handle the language to perfection have drawn necessary knowledge from the writings of their predecessors. They eventually produce in their turn to enrich and discover new prospects with future, through imitation, and plagiarism. All in all, writing was always a precious tool by which societies were sought in time and space. It is what one would call a vertical and horizontal investigation

الملخص:

الكتابة مثل القراءة فهي ثمرة الحضارات السابقة فقد كانت منذ زمن بعيد مسيرة للإيديولوجيات و الأفكار المنبثقة من الكتابات و المدونات التي كان لها دور في نشأت الحضارات المنفتحة. ومع تعاقب الأجيال من الشعراء و الأديباء و الفلاسفة و اللغويين و كل من اتقن لغة ما، نجد أنهم قد تعمقوا و تفحصوا في بحوث السابقين لهم و عملوا على تطويرها فابتكروا بذلك أفكار و آفاق جديدة. و هكذا كانت للكتابة دور فعال في الاطلاع على الحضارات السابقة و تاريخها و أصولها

Préambule

« Avant la Seconde Guerre mondiale, les colons ont accaparé les terres les plus riches et les plus productives (soixante cinq pour cent de la production agricole). Le capitalisme français, qui contrôle les banques, le commerce et l'industrie, a le monopole du marché algérien. L'encadrement du pays est presque exclusivement européen. De surcroît, l'Etat colonial exerce une emprise totale sur les activités culturelles et religieuses de la communauté algérienne pour déraciner, par la francisation, la culture arabe et l'Islam. Les conséquences de cette situation sont doubles. D'une part, la violence et l'ampleur de l'expropriation provoquent une paupérisation quasi complète, qui suscite à son tour une identification entre nation dominée et classes exploitées. D'autre part, la résistance au colonialisme confond les

objectifs sociaux, culturels et religieux. Le droit d'apprendre sa langue, d'exercer en toute liberté sa religion, de reconnaître son passé culturel sont autant de manières d'affirmer le refus de l'exploitation. »¹

Les écrivains algériens des années cinquante ont éprouvé fortement le besoin de témoigner, de s'inscrire dans la réalité de leur pays. Conscients des enjeux politiques, ils ont donné à voir un peuple et un pays. Dib s'en explique à plusieurs reprises : « Une œuvre n'a de signification, de valeur que dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel elle appartient. »². En période coloniale, l'Algérien n'était même pas nommé ou, s'il l'était, c'était d'une façon connotée, infériorisée, voire péjorative. En tant qu'écrivain qui se veut « en situation de son temps » - pour reprendre une expression de Jean-Paul Sartre - il doit témoigner de ce qui se passe à son époque.

« Il est incontestable, déclarait Mohammed Dib en 1958, que je traite du peuple algérien. De son réveil jusqu'à maintenant, l'Algérie n'était même pas nommée en littérature. Dépeindre un paysage, ceux qui l'habitent, les faire parler comme ils parlent, c'est leur donner une existence qui ne pourra plus être contestée. On pose le problème en posant l'homme (...) Je vis avec mon peuple. J'ignore tout du monde bourgeois. »³.

Dans ces circonstances dramatiques les Algériens prennent conscience de la nécessité de libérer leur pays. Une élite milite en faveur de son peuple exploité. Elle le sensibilise sur son statut d'exploité et l'exhorte à la lutte. De toutes ces mutations la littérature romanesque algérienne d'expression française se fait l'écho. Notre auteur, « qui se voulait une sorte de Balzac algérien à ses débuts »⁴, vient d'entrevoir le développement d'une œuvre colossale qu'on a appelé « triptyque Algérie »⁵ (La Grande Maison (1952), ou l'enfance prolétarienne, L'Incendie (1954), ou l'éveil des paysans, et enfin Le Métier à tisser (1957), ou la dure condition des artisans) dont le principe serait le retour des personnages d'un roman à l'autre. Ce procédé permet de former, par l'effet des réapparitions des personnages, un vaste réseau d'intrigues, de passions, de destinées dans lequel le romancier enveloppe la société entière de son temps.

Cette « trilogie Algérie » se donne ouvertement comme œuvre de témoignage, livrant au-delà de l'espace référentiel du roman, une fresque de la société algérienne en période coloniale explorée par le regard naïf et perçant d'un enfant qui a 11 ans au début du récit et 17 ans à la fin du troisième volet. Dib estimait alors que l'essentiel du roman était d'accepter de porter un univers entier dans un long déroulement temporel, car c'est un « monde, (une) totalité qu'un écrivain doit avoir l'ambition de créer »⁶, énonça-t-il un jour. La « trilogie Algérie » représente l'engagement politique de M. Dib.

À travers ses romans l'auteur conteste le roman colonial et introduit pour la première fois sur la scène romanesque l'Algérien jusqu'ici exclu et lui restitue la parole qui lui avait été confisquée. Les romans de La triptyque Algérie s'inscrivent dans une visée réaliste, « chronique de la vie quotidienne des habitants de Tlemcen ». L'auteur a le projet de donner à voir la réalité du colonisé pour favoriser la prise de conscience. Cette trilogie dramatique et sociale est une dénonciation de l'ordre établi. En effet, elle reflète évidemment les tendances idéologiques de Mohammed Dib. Né parmi les pauvres, c'est aux pauvres qu'il s'adresse et c'est à eux qu'il s'intéresse. S'il se prend à dire « nous », c'est qu'il s'approprie et ressent les souffrances de ses personnages ; des souffrances qui fondent une sincérité car, si dans ces textes le principe d'universalité est respecté, celui de la fidélité à soi l'est aussi, assurant un équilibre, une authenticité.

« Nous [écrivains algériens] cherchons à traduire avec fidélité la société qui nous entoure. Sans doute est-ce un peu plus qu'un témoignage. Car nous vivons le drame commun. Nous sommes acteurs de cette tragédie. [...] Plus précisément, il

nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses écrivains publics.»⁷

Mohammed Dib nomme et décrit, donne un contour aux êtres et à leurs réalités quotidiennes. La trilogie Algérie plaide la cause du colonisé, de sa misère, de sa faim ; elle ne peut pourtant être réduite à un simple documentaire.

1.1. La trilogie Algérie : un écrit politique

Une œuvre comme La trilogie Algérie écrite pendant la période coloniale est une preuve flagrante d'engagement politique ; elle met en danger son auteur. Déjà en 1950, deux ans avant la parution de son premier roman, Dib écrivait : « Toutes les forces de création de nos écrivains et artistes mises au service de leurs frères opprimés feront de la culture et des œuvres qu'ils produiront autant d'armes de combat. Armes qui serviront à conquérir la liberté. »⁸.

« Dans son premier roman de la trilogie, le combat politique et l'identificateur de l'opresseur sont, certes, du ressort des « hommes »⁹ mais ce sont essentiellement les femmes, tous âges confondus, qui vivent quotidiennement la tragédie de la faim et du froid, inventent mille subterfuges pour atténuer ses effets, et servent indirectement de catalyseur dans la prise de conscience des hommes »¹⁰. Dib, par ce choix de personnages féminins, dénonce l'exploitation, l'injustice sociale et, en même temps, met l'accent sur la prise de conscience et met en route une démarche qui éveillera le peuple et le gagnera à la lutte. Plusieurs hommes peuplent l'espace de Dar-Sbitar mais le plus important semble être Hamid Saraj. Dib n'a pas choisi ses hommes d'une manière hasardeuse, ce choix est fondé sur des critères : il opte pour des personnages porteurs d'une certaine spécialité. La priorité est donnée aux nationalistes Hamid Saraj en est un. L'évènement qui mettra Hamid Saraj sur le devant de la scène est la descente de police à Dar Sbitar : la police le recherche, ce qui suscite la curiosité.

Qui est-il ?

Dans l'excitation générale et comme pour conjurer la peur, les femmes se mettent à parler, et surtout, elles se posent des questions. Mêmes si les réponses ne sont pas évidentes, elles s'interrogent. La première image qu'elles se font est celle d'un homme réservé, discret : « Cela fut considéré comme un degré poussé de bonne éducation. ». La première question est posée par Zina : « Hamid est-il un coupeur de routes ? ». Au fur et à mesure son portrait se précise :

« Hamid Saraj portait bien ses trente ans et, en dépit de la simplicité que lui conférait son air naïf et débonnaire ; il n'était pas nécessaire d'être fin observateur pour deviner en lui un homme qui avait beaucoup vu et, comme on dit, beaucoup vécu. Son maintien était paisible et ferme, exempt toutefois de sans-gêne. Il parlait d'une voix basse, agréable, un peu traînante. Petit de taille, il était néanmoins trapu. ». (La GM, p.62)

Sa vie pour ceux qui l'approchaient, paraissait pleine de secrets, âgé de cinq ans, il avait été emmené en Turquie ; il s'absentait plusieurs années. Après il revenait en Algérie, sa famille rentra de Turquie sans être informée sur son sort. « Hamid perdait ses cheveux et cela lui faisait un front incroyablement haut. » (La GM, p.63) Hamid Saraj est l'un des nationalistes, qui refusent le système colonial et la colonisation ; c'est un autodidacte comme les autres hommes qui ont préféré la lutte ouvrière : « Il était rare de ne pas découvrir dans les poches de son large paletot, vieux et gris, des livres brochés dont la couverture et les pages se détachaient, mais qu'il ne laissait jamais perdre. » (La GM, p.63). C'est un homme dynamique et cultivé : « C'est la nuit que Hamid lisait, à la lueur d'une petite ampoule. » (La GM, p.63). Dans le roman, on voit que les fonctions de Hamid Saraj sont multiples ; il est à la

fois, modèle et guide pour certains jeunes comme Omar qui est toujours à l'écoute des discours de cet homme. Au contact de ce personnage, Omar apprend à s'intéresser aux livres : « C'est lui qui avait prêté à Omar ce livre qui s'intitulait Les Montagnes et les Hommes ; l'enfant l'avait déchiffré patiemment, page après page, sans se décourager ; il lui avait fallu quatre mois pour en venir à bout. » (La GM, p.63).

Hamid Saraj est un homme recherché par la police coloniale car il s'est révolté contre la colonisation ; c'est un guide politique et un formateur culturel de la nouvelle génération. C'est le seul homme qui peut expliquer comment lutter contre la colonisation et arriver à l'indépendance : « Il voyait bien que nous dépérissions de faim ? Il comprenait beaucoup de choses. Beaucoup trop. C'est lui qui montrait aux autres le chemin. Les gens venaient solliciter ses conseils. ... Ces réunions, ces allées et venues, ces longues absences, c'est pour une vie meilleure ... C'était pour changer la vie des pauvres gens et les rendre heureux ... Il avait des idées. » (La GM, p.119). En effet, Hamid est un diffuseur d'idées qui apparaissent toujours étranges aux yeux des autres. En réalité, le rêve de Hamid Saraj était de se révolter, d'éveiller le sens nationaliste de la population et changer la situation était son éternel souci. Cet homme est donc un nationaliste, un patriote, un guide qui veut sauver les Algériens de leur situation d'errance et éclaircir les esprits superficiels profondément plongés dans l'ignorance. Ses nombreuses réunions avec les fellahs et les ouvriers ne sont que la preuve de son rôle sacré. Par ailleurs, cet homme est le symbole du sacrifice dans la mesure où il était prêt à sacrifier sa vie pour que vive l'Algérie libre et indépendante. Son amour pour son pays demeure sa seule préoccupation. Ainsi au moment où il devrait se marier et fonder une famille, il a préféré se marier avec la cause algérienne.

Hamid Saraj, un personnage dans le roman de Dib, qui prêche le patriotisme et milite en faveur des Algériens spoliés, les sensibilise sur leur statut d'exploités et les exhorte à la lutte en organisant des meetings ici et là : « Les travailleurs de la terre ne peuvent plus vivre avec les salaires qu'ils touchent. Les ouvriers agricoles sont les premières victimes visées par l'exploitation qui sévit dans notre pays. »¹¹, Puis il ajoute : « ... les travailleurs de la terre vont vers de grandes luttes ... Des salaires de 8 à 10 francs par jour... Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au gouvernement général. Ils sont prêts pour la lutte. » (La GM, p.119). Malgré de nombreuses arrestations, Hamid Saraj récidive et reste fidèle à son idéal : libérer l'Algérie du joug colonial. La misère guette l'indigène partout. Elle est considérée comme son seul destin possible.

Dans la même optique, un second personnage du roman tente timidement à son tour d'éveiller la conscience de ses très jeunes apprenants indigènes : c'est Monsieur Hassan, l'instituteur algérien de l'école française. La scène se déroule en salle de classe, lors d'un cours de morale, ayant pour thème la patrie. Dès les premières minutes, Omar a l'intuition du mensonge. D'habitude il ne conteste pas ce qu'on lui enseigne en géographie : « La France, capitale Paris ... La mer Méditerranée ... La France, un dessin en plusieurs couleurs. » (La GM, p.20). A priori tout cela ne le concerne en rien, c'est loin de sa réalité. Cependant, il refuse l'expression « La France est sa mère patrie ». A cela il oppose un refus net : premièrement, refus affectif d'avoir une autre mère ; deuxièmement, refus de la parole du maître ; troisièmement, refus d'un savoir imposé. Omar n'arrive toujours pas à appréhender cette idée de mère patrie, il se pose autant de questions : « Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c'est Aïni ; il n'en a pas deux. Aïni n'est pas la France. Rien de commun. Omar venait de surprendre un mensonge. Patrie ou pas patrie, la France n'était pas sa mère. » (La GM, pp.20-21).

Après une longue méditation, Monsieur Hassan sort de son mutisme. Le maître fait preuve de courage et il leur parle en arabe pour dissiper toute équivoque, il leur dit : « d'une voix basse où perçait une violence qui intriguait : - ça n'est pas vrai, si on vous dit que la France est votre patrie. » (La GM, p.23). L'essentiel est dit. Ceci n'est pas un simple lapsus révélateur mais un aveu intentionnel, une vérité éclatante, Monsieur Hassan ne va pas

jusqu'au bout, il replonge dans son mutisme : c'est un fonctionnaire de l'Etat français. Il est colonisé, cependant il refuse tout de même de jouer le jeu. Quelques paroles parfois mêmes succinctes suffisent à réveiller la conscience.

Dans un autre cours, cette fois-ci, il s'agit d'une rédaction qui commence par un énoncé banal : « Décrivez une veillée au coin du feu ». Cette leçon à son tour vient approfondir le décalage entre la réalité livresque et la réalité vécue par ces jeunes indigènes. C'est un exercice scolaire qui est censé développer la créativité chez les enfants mais en fait, un grand nombre de clichés est proposé comme modèle. Le sujet de la rédaction nous renvoie l'image d'une vie aisée et enthousiasmante. Par contre, Omar perçoit la différence, il n'est pas dupe. Le parallélisme entre les deux niveaux de vie met en évidence le discours du dominant qui impose au dominé un modèle idéal. Pour le cas d'Omar, Dar- Sbitar ne reflète en rien la joie de vivre et la gaieté décrite. Omar ne connaît que la violence et le rabrouement de sa mère. Deux images se superposent dans son esprit d'enfant : une image fautive à laquelle il faut se conformer, celle d'un monde qui lui est étrange et étranger ; une image réelle qui émerge du fond de lui-même, celle de sa culture, de ses traditions. Le choix de ces deux leçons en cette période précise est significatif : il illustre les thèmes de l'aliénation culturelle et de la dépersonnalisation du peuple colonisé. Une leçon ayant pour thème « la patrie » relève de l'instruction civique mais ici, l'enjeu idéologique apparaît clairement.

Le colonialisme français, tout au long de son existence en Algérie, a pris l'école comme un lieu privilégié pour réaliser ses objectifs de spoliation et d'acculturation autrement dit, le programme n'était en fait qu'un grand projet d'assimilation. Monsieur Hassan est un personnage de sexe masculin chargé d'assurer les cours à l'école primaire à Tlemcen. En somme, M. Hassan à travers ses réactions et ses comportements fait apparaître une autre manière d'exprimer son patriotisme et son nationalisme. Il symbolise l'élite algérienne, une minorité qui refuse d'épouser la culture de l'autre.

A titre d'exemple voici quelques extraits destinés à illustrer, à enrichir l'explication du texte appliquée au chapitre portant sur la leçon de morale dans La Grande Maison : Ces extraits de texte sont une illustration du discours colonial et montrent comment l'histoire était enseignée aux Algériens pendant la colonisation.

Premier extrait :

« Jusqu'en 1840, presque rien ne fut fait en Algérie, pour l'instruction des indigènes.

En 1851 s'ouvrit à Alger la première école arabe française. Quelques autres suivirent, mal installées, n'ayant pour tout matériel que des nattes et un tableau noir ...

Au bout d'un demi-siècle d'occupation, les deux sociétés voisines, françaises et indigènes, continuaient à s'ignorer. Tout les séparait, les mœurs, la religion, la langue et les souvenirs de la conquête ...

Il y a aujourd'hui 70 000 écoliers et 15 000 écolières dans les écoles d'indigènes de l'Algérie.

En 1917, en pleine guerre, le gouvernement général Lutaud proclamait que l'école avait admirablement préparé les indigènes au grand devoir patriotique qu'ils remplissaient avec vaillance, sur le front ...

La masse se met à parler français et se mêle plus aisément à la population française. Trois ou quatre cent mille indigènes travaillent dans les fermes, les chantiers, les ateliers européens d'Algérie. Cent mille sont en France, embauchés dans les usines. L'enseignement des indigènes, en répandant les idées françaises, n'a inquiété aucune conscience. Il rapproche les races, il prépare un avenir de collaboration étroite et féconde. »¹²

Deuxième extrait :

« Napoléon III s'intéresse beaucoup à l'Algérie. La Kabylie est conquise et l'Algérie devient entièrement française.

Alors, Français et Arabes travaillent ensemble à construire des routes, des chemins de fer, des ports, des villes et des villages nouveaux. Grâce au docteur Maillot, le paludisme est guéri par la quinine.

La plaine de la Mitidja, en 1830, n'est qu'un immense marécage infesté par des nuées de moustiques.

Les voyageurs qui traversent ce pays malsain se mettent un linge sur le visage pour ne pas respirer cet air empoisonné.

Dans les montagnes voisines, il y a des bêtes féroces, des lions et des panthères : c'est là que Boufarik est fondée.

Les colons meurent par milliers. Mais les survivants parviennent, par leur courage et leur travail à assainir la plaine.

Ils plantent de la vigne et des oranges. Aujourd'hui, c'est une belle et fertile région. Honneur aux premiers colons ! »¹³

Une œuvre aussi importante que la trilogie Algérie écrite à l'époque coloniale est une preuve d'engagement politique et de courage ; elle met en danger son auteur, comme le précise si bien Dib lorsqu'il dit : « Chaque mot que tu écris est une balle que tu tires contre toi. »¹⁴. La pensée représente un danger pour l'autorité coloniale et pour tout système de domination, Dib se veut le porte-parole des gens de peuple, un éveilleur de conscience, dénonce la politique coloniale. Le message devient alors clair : il ne peut y avoir de liberté que dans l'action. Et pour le choix de ce combat politique, il rappelle ceci : « ... C'est sur le terrain de la littérature que j'ai choisi de combattre en faisant connaître les réalités algériennes en faisant partager par ceux qui me liront les souffrances et les espoirs de notre patrie. »¹⁵. Dib croit en l'homme, mais il voit que les choses ne changent pas beaucoup. L'Algérie porteuse d'espoir n'est pas encore née : Dib, algérien de cœur, souffre davantage devant tant de malheurs qui frappent son pays.

1.2. La trilogie Algérie : un écrit sociologique

Dans La Grande Maison, à la veille de la seconde guerre mondiale, à Tlemcen la vie devient encore plus difficile : les artisans, les ouvriers et les autres travaillent dans des conditions déplorables pour gagner le bout de pain quotidien. Les habitants sont réduits, le plus souvent, au chômage forcé ; c'est pour cela que beaucoup d'entre eux risquent leur vie, en se rendant à Oujda (ville marocaine) pour exercer la contrebande. Dans ces moments de dénuement, nous pénétrons à l'intérieur de Dar-Sbitar la maison s'éveille : une vie quotidienne faite de misère, de promiscuité et de grisaille. C'est une atmosphère d'angoisse.

La Grande Maison se considère comme l'œuvre phare de la trilogie, elle constitue un document enrichi par une expérience personnelle de la vie dure et laborieuse du petit peuple. Toutes les couches sociales apparaissent à travers un regard lucide et vrai : entre fiction et réalité, on peut se demander si ce lieu a existé. D'après Jean Déjeux, cette maison s'appelait Dar-Sbitar parce qu'elle aurait servi d'hôpital pendant la guerre de (1914-1918). La Grande Maison ou « Dar-Sbitar » est une grande demeure où habitent différents Algériens pendant la période de la colonisation.

Dar-Sbitar / Dar : maison ; Sbitar : hôpital. Dar-Sbitar est pris en charge par le registre de langue arabe dialectale. Dar-Sbitar, qui réfère tout en même temps à la maison et à l'hôpital, est une demeure qui couve le désagrément, l'inconfort et la faim. Cette maison est située dans un quartier populaire. Elle est grande, vieille, petite, pauvre ; la majorité de ses habitants sont pauvres. Elle est loin d'être une demeure ordinaire. Cette grande maison est le prototype des demeures de Tlemcen (ville natale de Dib). Ce genre d'habitations est très pauvre : « une seule pièce » (La GM, p.72), « paillotes » (La GM, p.123). L'ameublement du

logement désigne tous les caractères d'une vie misérable : « larges dalles encombrées de toutes sortes d'objets ; démunie de porte, elle était envahie par un petit jour peureux. Le froid ici touchait la mort. » (La GM, p.33). « Une meïda »¹⁶ (La GM, p.53), « une chaise trouée » (La GM, p.169), « des paillasses à même le sol, une couverture, une peau de mouton par terre à même le dallage » (La GM, pp.55 et 75). La cuisine de Dar-Sbitar est composée de « plateaux cabossés, de marmites, quelques tasses de faïence, un petit réchaud à alcool, une bouteille, un large plat d'émail, des cuillères » (La GM, p.53). Toutes ces caractéristiques désignent la mal-vie et la misère. De plus cette maison manque d'espace vital : « Aïni et ses enfants logeaient, comme tout le monde, les uns sur les autres » (La GM, p.72). Mais le paroxysme du paradoxe est que ces logements de pauvres restent la propriété des gens riches, le loyer est excessivement cher pour un logement aussi exigü : « il y avait le loyer et la lumière à payer : soixante francs par mois. » (La GM, p.152).

Dar-Sbitar est décrite comme étant un « bagne » ou une « cellule de prison » avec les souffrances physiques qui s'ensuivent à savoir les morsures des punaises : « Au plus fort de la nuit, des démangeaisons les prenaient tous. Les ongles raclaient un ventre, des fesses, des cuisses, longuement. Les punaises, dès que l'obscurité s'établissait, se coulaient hors de leur cachette et s'infiltraient dans leur literie. » (La GM, pp.125-126). Et « La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente. » (La GM, p.127) ou encore « Un morceau de vieille bâche lui servait de couverture. Dans l'obscurité, il rejeta la bâche, enleva ses habits et se coucha à même le carreau, tout nu. » (La GM, p.126).

Mohammed Dib à son tour nous parle de cette grande maison dans une interview qui date du début des années soixante : « J'ai connu le monde de la grande maison sans avoir moi-même partagé son existence, mais ma grand-mère a longtemps vécu dans une maison semblable et aussi d'autres parents à moi et des personnages de mon entourage. J'avais souvent l'occasion d'aller dans une de ces maisons, qui existe toujours, telle que je l'ai mise dans La Grande Maison. »¹⁷. La grande maison est en fait un espace clos, synonyme d'enfermement, avec une grande cour intérieure, où s'entassaient plusieurs locataires « qu'un souci majeur d'économie dominait » (La GM, p.71). Elle correspond à l'organisation sociale traditionnelle mais aussi à l'organisation du monde colonial : espace public / espace privé ; espace européen / espace indigène. Par son architecture, c'est un espace protégé : « Elle (la bâtisse) s'enfonçait plus bas que la chaussée, et, faisant un coude qui préservait les femmes de la vue des passants, débouchait ensuite dans une cour à l'antique dont le centre était occupé par un bassin. » (La GM, p.71). La vie collective y est difficile (toilettes communes, un seul puits, manque d'intimité : présence de rideau à la place de la porte).

Les personnages de La Grande Maison sont représentatifs de millions d'Algériens. La misère à laquelle était confrontée la majorité d'entre eux, dans ce microcosme qu'est Dar-Sbitar, était le lot commun de tous ces damnés de la terre. Ce roman qui rendait compte de la vitalité du peuple algérien et de son refus des conditions qu'il subissait du fait du colonialisme - traduites et translatées dans les mots et les maux de tous les jours qui composent une sémantique propre à frapper le coeur des hommes. Les hommes occupent peu de place dans le roman. L'attention de l'écrivain s'est polarisée sur Dar-Sbitar, lieu essentiellement féminin. Les hommes sont à peine décrits. On apprend seulement leur nom et leur profession : « Les hommes sortaient tôt aussi les apercevait-on rarement » (La GM, p.82). Lorsqu'ils se rendent au travail ou au café, la grande maison devient un espace exclusivement féminin pendant la journée.

L'enfance algérienne de l'époque, immergée dans un monde féminin et souvent fermée aux hommes, est ici plongée dans une misère qui anéantit les habituels schémas familiaux. On ne parle que de nourriture, de pain, de croûtons, de quignons, de miches ; il s'agit donc d'un drame permanent. La faim est omniprésente chez les habitants de Dar-Sbitar. Elle est tellement présente dans le roman qu'elle semble parfois tout occulter. Les occurrences du

verbe « manger » scandent le texte comme un thème obsessionnel. « La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux terriblement présente. » (La GM, p.127). En réalité, au moment où ces enfants doivent vivre en toute sécurité familiale et en toute stabilité et insouciance, ils étaient la première proie de la violence coloniale. A cette époque, l'éducation de l'enfant perdait, ainsi, toute sa signification et sa fonction parce que tout simplement les premiers responsables de cette formation fondamentale avaient d'abord le souci d'assurer à leur progéniture la nourriture.

En effet, c'est la rue qui a pris en charge ces enfants, ils s'éduquaient en l'absence des parents : « Des garnements bruyants, cyniques, chapardeurs qui infestaient ces quartiers ... Ces drôles, que rien n'intimidait, erraient dans la ville en quête de mauvais coups à tenter, de plaisanteries brutales. Ils ne perdaient jamais l'occasion de donner libre cours à l'insolence dont s'enveloppait leur obscure angoisse. » (La GM, p.26). Ces enfants livrés à eux-mêmes sombrent dans l'oisiveté : « De ces enfants anonymes et frileux comme Omar, on en croisait partout dans les rues, gambadant nu-pieds. Leurs lèvres étaient noires. Ils avaient des membres d'araignées, des yeux allumés par la fièvre. Beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places. Les maisons de Tlemcen en étaient pleines à craquer, pleines aussi de leurs rumeurs. » (La GM, p.28). Donc la stratégie adoptée par cette administration coloniale nous paraît évidente : c'est déchirer la société indigène dès la base. Cette finalité plonge la société algérienne dans l'inconnu et la dérive.

« Mohammed Dib force l'interdit, celui de la représentation de la femme en milieu traditionnel, en retraçant le dur quotidien d'une famille citadine de Tlemcen, orpheline d'époux et de père. Notre auteur ne s'encombre ni du nom patronymique (dans La Grande Maison, Aïni, Aouïcha et Mériem, ainsi que la Tante Hasna, la cousine Mansouria et les nombreuses voisines, sont désignées par leur simple prénom) ; ni du décor qui se réduit, pour l'essentiel, à Dar-Sbitar et à une de ses chambres où se joue le drame et qui est plutôt choquante avec sa nudité ; ni de la précision de la temporalité qui permet de renvoyer à une date précise »¹⁸. Les femmes de Dar-Sbitar, envisagées dans leur totalité, sont, en effet bavardes, curieuses, agitées, querelleuses voire agressives, hypocrites et sans attrait physique notable. Elles sont constamment en situation d'instabilité : Aïni et Zina sont veuves. L'époux de la première, un bon artisan de Tlemcen, a été emporté par la tuberculose et l'époux de la seconde s'est engagé dans la résistance politique et en a payé le prix. Chez Zoulikha, le pain fait fréquemment défaut. La cousine Mansouria vit sa vieillesse dans la solitude et le dénuement. Menoune est tuberculeuse et elle a été répudiée de son foyer en raison de la déchéance physique causée par le mal. La maladie n'épargne point les habitants de Dar-Sbitar, la tuberculose tue le mari ainsi que le fils d'Aïni « Djillali, le frère d'Omar, mourut d'un mal à la poitrine » (La GM, p.137).

La faim n'est pas ici seulement absence de nourriture ; présence monstrueuse, divinité implacable à laquelle chacun est soumis, elle s'empare des esprits et peut agir comme révélateur du monde : « Et, de fil en aiguille, je me disais : pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, notre part de bonheur. Et si on pouvait seulement manger. Ce serait notre bonheur. Si ce n'est pas cela, le bonheur pourquoi ne pourrait-on pas manger un peu ? » (La GM, p.171). La pauvreté harcèle les chefs de famille. La violence verbale perpétuelle manifestée par Aïni et ses voisines est compréhensible, tout cela résulte de la mal-vie. Celle-ci déshumanise les êtres. Ces manques, qui s'accompagnent d'un inéluctable effilochement des valeurs ancestrales et qui sont exhibés et vécus par les femmes, sont destinés à montrer l'instabilité dans laquelle a été précipitée la société traditionnelle. Le roman est traversé par une seule préoccupation : comment survivre ?

En voici un descriptif de l'Algérie en 1937 réalisé par l'historien Benjamin Stora qui illustre cette époque coloniale :

« De retard en délais, de bonnes paroles en ajournements, et de conférences ministérielles en commissions parlementaires, le projet Violette, refusé par le Sénat, est doucement poussé vers l'enterrement de première classe dans les archives poussiéreuses où dorment les dossiers enfouis. Les crédits d'équipement et d'assistance pour la population musulmane sont réduits, et on abandonne, par exemple, en 1938, le plan d'urbanisme lancé en 1935 pour la « construction de gourbis améliorés ». L'analphabétisme ne cesse de progresser : sur 1.250.000 enfants de 6 à 12 ans, 110.000 seulement sont scolarisés. La sous-alimentation fait des ravages, notamment dans les campagnes : les monographies des communes mixtes établies à la demande du gouvernement général au cours de l'année 1937 font ressortir que les trois quarts de la population sont pratiquement privés de lait, de viande, d'œuf, et de matières grasses de bonne qualité. Les cours mondiaux qui s'effondrent (le quintal de blé tombe de 250 à 100 francs entre 1929 et 1934) n'améliorent guère le sort des quelques exportateurs. La vigne elle-même qui couvre 271 000 hectares est en difficulté. Renforcés des chômeurs du secteur minier et industriel chassés par le marasme, les fellahs n'ont plus l'ultime ressource de la vie en circuit fermé. D'autant plus que les impôts augmentent : « Si grossières que soient nos évaluations, on voit aisément que la valeur des récoltes diminuait d'un tiers, tandis que la somme des impositions directes augmentait de 40% entre 1928 et 1932. » (R. Ageron, 1970).

« Ruinés par l'usure, préoccupés des seuls problèmes de la survie journalière, la plupart sortent de l' « entre-deux-guerres » comme d'un lent processus de décadence, d'où naîtrait le lumpenprolétariat, le déracinement, la clochardisation futurs. Les déshérités des villes ne sont pas mieux servis. Ainsi, l'image de ces habitants de La Grande Maison, le Dar Sbitar de Tlemcen, et de son jeune héros, Omar, décrits par Mohammed Dib en 1939, sont préoccupés de la seule subsistance journalière et vivent dans un dénuement absolu. »

« Albert Camus, dans une série d'articles parus dans Alger Républicain du 5 au 15 juin 1939 à la suite d'un reportage en Kabylie, illustre ainsi, sous le titre évocateur de « Misère en Kabylie », les problèmes d'une région en proie aux difficultés économiques.

Ajoutons que les travailleurs algériens sont de plus en plus nombreux à émigrer en France. De 100.000 en 1924, ils sont 300.000 en 1936. Dans ce contexte, le Front Populaire durcit sa position. Les forces de l'ordre font un mort et des dizaines de blessés à Oran, fin juin 1936, cinq morts et des dizaines de blessés chez les mineurs du Kouif en grève, le 10 mars 1937. Un décret du 8 mars 1938 assimile l'arabe, comme langue d'enseignement, aux « langues vivantes étrangères », autant dire une langue seulement parlée, documentaire,...folklorique. Un décret loi du 24 mai 1938, théoriquement pris pour combattre l'autonomisme breton, rédige l'article 80, paragraphe premier du code pénal, de manière à pouvoir frapper tous ceux qui « portent atteinte à l'intégrité du territoire français ». Ajouté à l'article 10 du code d'instruction criminelle, abrogé en 1933 et rétabli par Laval, ce texte très général justifie l'arbitraire le plus total. »¹⁹

Messali Hadj. Hachette. 2004

Conclusion

La littérature algérienne d'expression française a ce grand mérite d'être une littérature engagée ; elle constitue un vrai grand mouvement littéraire non-indifférent à la politique, luttant pour les causes sociales et pour un meilleur avenir des hommes victimes de l'histoire et

des sociétés injustes. Cette littérature offre par rapport à la culture française le double intérêt d'avoir utilisé sa langue, son art et de s'en différencier. Car elle se considère comme le miroir d'une tout autre réalité, et l'expression d'éléments sociaux fort différents. Elle est une sorte de phénomène en soi, qui ne peut être compris que dans le cadre exclusif de la péripétie sociale algérienne.

L'écrit algérien d'expression française prenait valeur de témoignage, et en tant que tel, répondait à une attente où chaque camp (celui du colonisateur face à celui du colonisé) espérait trouver l'écho de sa propre vérité. Dans son œuvre, Dib restitue les gestes, les paroles, les pensées et les appréhensions de chaque jour, l'épaisseur quotidienne des passions les plus fortes, les rages les plus terribles, les hostilités les plus violentes. En ce sens, son œuvre relève bien de la chronique ; c'est le récit du cœur, à l'écoute d'un peuple en pleine effervescence : Dib se veut une représentation réaliste, il dit ce qu'il voit, le beau, le laid, le sublime, l'insignifiant. A d'autres le soin d'analyser les causes, les origines, de dénoncer les bourreaux. En une multiplicité et un foisonnement de personnages, tableaux, scènes et saynètes, Dib s'adresse à la sensibilité et l'imagination de façon que chacun puisse s'y reconnaître et que, de se sentir multiple en se retrouvant, il se découvre plus fort et peut-être plus hardi.

La littérature est donc le miroir de la société qui nous permet de saisir dans ses profondeurs l'âme même du monde arabo-musulman de l'époque. C'est ce qu'affirme Nada Tomiche lorsqu'elle dit qu' : « ... aucune étude sociologique ou historique, si fine soit-elle, ne peut aller aussi profondément dans la vérité d'un peuple en évolution que ce qu'il en dit lui-même, spontanément dans ses inventions romanesques.»²⁰.

References bibliographiques :

- ¹ Mohammed HARBI, Le FLN miracle et réalité des origines à la prise du pouvoir (1945-1962). Editions Jeune Afrique, Paris, 1980, 446 pages, pp. 9-10.
- ² Interview : Afrique Action, 13 mars 1961
- ³ Témoignage chrétien, 7 février 1958
- ⁵ Kemal Bendimered In Algérie actualité n° 475- novembre 1974.
- ⁶ Interview, L'effort algérien, 10 décembre 1952.
- ⁷ Témoignage chrétien, 7 février 1958.
- ⁸ Jean DEJEUX, La littérature maghrébine d'expression française, p. 23.
- ⁹ L'exception est, toutefois, représentée par Zina qui affirme qu' « il n'y a plus de déshonneur à aller en prison » et que « si on y jette Hamid Saraj, ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui », op. cit., page 61 ; et par Mama, l'épouse de Kara Ali, qui s'oppose avec courage à la trahison de son mari. Ces deux femmes s'inscrivent dans l'Histoire qui émerge et encoure ainsi à présenter une image plus réfléchie et moins repoussante de l'élément féminin.
- ¹⁰ Expressions maghrébines, Revue de la coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines. Vol.3, n°1, été 2004.
- ¹¹ Mohammed DIB, La Grande Maison, Paris, Ed. Le Seuil, 1952, p.120.
- ¹² Extrait d'un livre d'histoire de l'Algérie, du temps de la colonisation. Auteurs : Bernard et Redon. p. 118.
- ¹³ Extrait d'un livre d'histoire au programme des écoles en Algérie au temps de la colonisation dont les auteurs sont – Bonnefin et Marchand.
- ¹⁴ Témoignage chrétien, 7 février 1958.
- ¹⁵ Interview : Afrique Action, 13 mars 1961.
- ¹⁶ Table basse.
- ¹⁷ Interview de Mohammed DIB par Lia Lacombe, Les Lettres françaises, 7 février 1963
- ¹⁸ Expressions maghrébines, Revue de la coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines. Vol.3, n°1, été 2004.
- ¹⁹ Benjamin Stora : Histoire de l'Algérie coloniale. 1830/1954. La Découverte.1991.
- ²⁰ Nada TOMICHE, Histoire de la littérature romanesque de l'Egypte moderne, G.P. Maisonneuve et Larose, 1981, présentation du livre.